
Christiane Seydou
traductrice et éditrice scientifique

Les guerres du Massina

Récits épiques peuls du Mali



Dans la Boucle du Niger, au Massina, « nombril du monde peul », fleurit une riche production littéraire épique perpétuée par la classe socioprofessionnelle des griots *maabuube*. Le genre épique est en effet celui qui peut le mieux, à travers ses héros et la manière de les mettre en scène, illustrer et ranimer les points d'ancrage identitaires d'un peuple.

On trouvera ici quelques épisodes décisifs de l'histoire du pays au cours du XIX^e siècle : les uns se situent aux heures glorieuses de l'empire peul du Massina dans sa lutte contre le pouvoir bambara, les autres, à l'époque de l'assaut du conquérant toucouleur Al-Hadj Oumar. Bien qu'inscrits dans l'histoire, les personnages et leurs hauts faits sont toujours traités selon les objectifs classiques de tout projet épique, transfigurant la réalité en images emblématiques.

Ce recueil de textes offre donc un éventail des degrés de « fidélité » à l'Histoire que la voix des griots réinterprète selon le contexte, mais toujours avec la même motivation : réveiller en l'auditoire, par la communion dans l'exaltation, le sentiment d'appartenance à une communauté ressoudée autour du *pulaaku* – manière d'être idéale et identitaire du Peul –, seul garant, bien plus que la réalité des faits vécus dans le passé, de l'unité d'un peuple que ses migrations originelles devaient confronter à la diversité d'autres cultures.

Christiane Seydou, directeur de recherche honoraire au CNRS, a consacré ses travaux au patrimoine littéraire des Peuls du Mali et ses publications, en édition bilingue, à l'illustration des principaux genres à travers lesquels s'expriment les lignes de force de cette production littéraire africaine : épopée, conte, poésie profane et religieuse.

Collection dirigée par Henry Tournoux



Visitez notre site :
www.karthala.com
Paiement sécurisé

Couverture : Motifs d'une couverture *kaasa* (laine),
cliché Franck Portelance.

© Éditions KARTHALA, 2014
ISBN : 978-2-8111-1233-2

Christiane Seydou
traductrice et éditrice scientifique

Les guerres du Massina

Récits épiques peuls du Mali

Éditions KARTHALA
22-24, bd Arago
75013 Paris

*à Almâmi Mâliki Yattara
avec toute ma gratitude
et à tous les gardiens
du patrimoine culturel du Mali*

AVANT-PROPOS

Les textes figurant dans ce recueil ont été enregistrés au cours des missions que j'ai effectuées de 1970 à 1977 au Massina dans le cadre de mes travaux de recherche financés par le C.N.R.S. et consacrés à la collecte et à l'analyse de la littérature peule de cette région du Mali.

J'étais secondée dans cette entreprise par le regretté Almâmi Mâliki Yattara¹ dont les compétences multiples et le dévouement inaltérable m'ont accompagnée dans ma quête de savoir, tout au long des années vouées à l'exploration du patrimoine littéraire des Peuls de la Boucle du Niger. Sa connaissance du terrain, sa grande culture et ses qualités humaines ont été, pour tous les chercheurs qui l'ont eu pour collaborateur, d'une aide inestimable dont nous devons tous lui être reconnaissants. Grâce à lui, l'accès aux griots, aux poètes, aux conteurs et aux conteuses était immédiat et sans aucune réticence de leur part.

Ainsi a pu être recueillie une importante série de textes oraux (contes, épopées, poésie profane et religieuse²), en particulier de nombreux récits épico-légendaires dont ce recueil offre quelques spécimens assez représentatifs de cette culture populaire diffusée par les griots *maabuube*.

Les récits présentés ici relatent des épisodes décisifs de l'histoire du pays (rébellions, batailles...) ; mais on verra que, plutôt qu'à transmettre la mémoire précise de faits attestés, ils s'attachent à broser le portrait de quelques personnages anciens... ou plus récents, à travers telle ou telle anecdote significative illustrant leur fidélité à une idéologie certes dépassée mais qui sert encore de repère traditionnel virtuel dans toute production épique peule.

Ces textes – normalement accompagnés au luth – sont déclamés suivant un rythme que nous avons traduit visuellement en allant à la ligne afin de conserver à leur transcription ce trait d'oralité fondamentale.

1. Voir A. M. YATTARA et B. SALVAING, 2000 et 2003.

2. Cf. Chr. SEYDOU, 1972, 1975, 1976, 1991, 2005, 2008, 2010.

I

GARAN MAAJAGA

GARANE MÂDIAGA

raconté par

YÉRO ASSIKOULA

INTRODUCTION

Dans *L'Empire peul du Macina*¹, cet épisode de la lutte entre Sêkou Âmadou et les rois bambara est raconté en détail ; il se situerait vers 1835 et met en scène l'affrontement entre Garane Madiaga et Âmadou Sêkou.

Après la bataille de Noukouma qui, en 1818, marqua la victoire peule sur le Royaume de Ségou, le roi du Kârta, Bodian Moriba, réussit à maintenir son fief à l'abri de tout incident avec les Peuls des régions voisines et entretint de bonnes relations avec les Diawambé² qui y résidaient.

À sa mort en 1834³, Garane – qui tient dans ce récit le rôle principal – lui succéda⁴. D'après les récits rapportés par A. Hampâté Bâ, il se choisit parmi les Diâwambé du royaume un favori, le dénommé Négué Alao Karagnara, qui finit par acquérir une grande influence ; mais bientôt, en insistant trop sur l'importance de Sêkou Âmadou et en laissant percer son intérêt pour l'islam, celui-ci s'attira la disgrâce de son maître ; scandalisé lui-même par les blasphèmes outrecuidants de ce dernier, Négué Alao prit alors les devants et, mettant à profit le mécontentement des Peuls et des Diâwambé musulmans opprimés par le roi païen, il se rendit à Hamdallâye pour demander à Sêkou Âmadou son aide afin d'aller délivrer les croyants du joug de Garane. Après une longue attente, il obtint enfin une armée qui fut placée sous le commandement du propre fils de Sêkou Âmadou, Âmadou Sêkou ; à cette armée se joignit un contingent du Massina, composé en grande partie de Diâwambé et de Bambara convertis à l'islam.

Garane ayant refusé les propositions du Conseil de Hamdallâye, les hostilités furent ouvertes. Après un premier revers, les Peuls virent

1. Voir A. H. BÂ et J. DAGET, *L'Empire peul du Macina* (NEA, 1984), pp. 173-182.

2. Les Diâwambé (sg. Diâwando) constituent un groupe social associé aux Peuls et considéré comme spécialiste du courtage ; dans les stéréotypes populaires, le Diâwando est toujours présenté comme plein d'astuce, négociateur entreprenant, maquignon imbattable dans le négoce du bétail etc. ; il est le salvateur rusé des contes, l'informateur secret et le conseiller avisé des chefs dans les épopées.

3. Cette date de 1834 est donnée par A. H. BÂ, tandis que M. DELAFOSSE fait durer le règne de Bodian Moriba de 1818 à 1835, MAGE de 1815 à 1832 ; plus tard, l'historien Sékéné Mody CISSOKO situe, lui aussi, la mort de Bodian en 1832. D. ROBINSON (1988) donne les dates suivantes : Bojan Moriba –1818-1832 et Garane – 1832-1843 (p. 168).

4. Ce personnage aurait régné, pour MAGE, de 1832 à 1843, pour M. DELAFOSSE, de 1835 à 1844, et de 1832 à 1844, pour M. GUILHEM et S. TOE.

leur troupe se grossir des partisans de Négué Alao qui, sortis subrepticement de la ville, vinrent leur prêter main-forte. Les affrontements meurtriers se succédèrent sans qu'un avantage décisif ne se dessine en faveur de l'un ou de l'autre des adversaires. C'est alors que, à la tête d'un fort contingent de cavaliers et de fantassins, Bâ Lobbo apporta son concours à Âmadou Sêkou (son cousin) et mit en fuite Garane et ses troupes. La victoire resta indécise, mais les Peuls reprirent le chemin de Hamdallâye et les Diâwambé du Kârta, libérés du joug bamba-ra, rejoignirent la capitale peule⁵.

Telle est la version présentée par Â. Hampâté Bâ dans *L'Empire peul du Macina* ; le déroulement de ces remous politiques puis de ces affrontements guerriers y est très longuement et minutieusement décrit, le récit fourmillant d'une masse de détails circonstanciés et de précisions chiffrées, fruit d'enquêtes auprès de divers informateurs détenteurs de ces pages d'histoire transmises au cours des générations.

La version que nous présentons ici est due à Yéro Assikoula, griot originaire de Bôyo (Cercle de Niafounké), qui s'est tout entier consacré à une quête assidue auprès des chroniqueurs et des traditionnistes, parcourant toutes les régions du delta central du Niger pour récolter les récits concernant l'histoire de Hamdallâye et de la Dîna⁶.

S'il s'agit bien des mêmes faits historiques, leur « mise en récit » reste à la discrétion de chaque talent et c'est ainsi que le narrateur fait ici tout à la fois œuvre de « griot » et de chroniqueur : il nous livre en effet, dans quelques apartés, ses sources orales ou écrites glanées auprès des érudits, des marabouts, des griots réputés, rencontrés au cours de ses enquêtes ; il a consulté des *tarikhs* manuscrits chez les descendants de Sêkou Âmadou ou de ses compagnons, qu'il cite au cours de son texte : Amirou Souka⁷, Mâmoûdou Ahmadou Oumarou Allâye Galowal etc., donnant même scrupuleusement toute la chaîne de transmission du renseignement ; ces démonstrations de fidélité à une vérité historique admise n'empêchent pas Yéro Assikoula de faire œuvre de griot talentueux en narrant les faits dans un style très personnel, en insistant particulièrement sur les traits de caractère des per-

⁵ Cf. A. H. BÂ et J. DAGET : après des affrontements meurtriers, le combat final met en scène dix guerriers Massasi envoyés par Garane pour capturer Âmadou Sêkou qui se trouve isolé avec son Diâwando Yérowel Yégui Aïssa, son griot Tougué et cinq lettrés dont Âmadou Karsa de Dia et un serviteur. La bataille dure toute la journée jusqu'à l'intervention de Bâ Lobbo et de son armée qui met en fuite Garane. Âmadou Sêkou, sachant que les Diâwambé et toutes leurs familles avaient pu rentrer au Macina, reprend la direction de Hamdallâye sans poursuivre le combat.

⁶ Il a publié sous le nom de Yéro ARSOUKOULA, une plaquette intitulée *Notes de ma guitare. Sêkou Amadou* (Bamako, Éditions imprimerie du Mali), 47 p.

⁷ Est connu sous ce nom, Saydou Oumarou Bâ Lobbo Bôkari, descendant du neveu de Sêkou Âmadou.

sonnages et sur les ressorts psychologiques de l'action bien plus que sur les causes politiques qui intervinrent dans l'enchaînement de ces conflits. On est frappé par la finesse de l'analyse des sentiments et des pensées qui déterminent les prises de position des personnages dans le déroulement de l'action, technique narrative plus romanesque qu'épique, bien peu pratiquée par les griots peuls qui, habituellement, donnent la primauté à l'action, ne laissant en deviner qu'implicitement les ressorts psychologiques ou les causes d'ordre sociologique à travers quelques touches simplement allusives.

L'originalité de ce griot se reconnaît aussi dans l'organisation de son récit construit non pas sur un déroulement linéaire de l'action, mais sur une série de séquences formant comme autant de petits chapitres, présentant successivement la situation particulière des principaux personnages engagés dans cette action, de façon à justifier l'enchaînement des faits. On y trouve aussi une alternance de ce que l'on pourrait appeler des phases actives et des phases descriptives ; en effet, l'évocation de la situation des Diâwambé sous le règne de Garane, celle de Hamdallâye et de son administration, celle de l'organisation des expéditions militaires et de leur intendance s'insinuent dans le récit, comme autant de longues incises nécessaires à la compréhension des faits qui vont suivre. On y trouve enfin des sortes de flash-back lorsque apparaît un personnage intervenant *ex abrupto* dans l'action et dont le portrait doit être brossé pour éclairer son comportement. Toutes ces techniques narratives apparaissent originales et « modernes » par rapport à la pratique rhétorique habituelle des autres griots.

Autre originalité : le récit une fois clos, y est ajouté un épisode qui ne concerne plus les relations entre Bambara, Diâwambé et Peuls, mais qui informe l'auditoire sur la fin de ce Garane, affronté cette fois au souverain Bambara, Puissance-de-Ségou, qui est présenté selon les stéréotypes de la littérature épique peule comme un païen outrecuidant, pétri d'arrogance, et d'une cruauté gratuite. Une fois le traitement horrible promis appliqué à Garane (cousu vivant dans la peau d'un taureau), le souverain veut traiter de même son hôte bienveillant, Tiâdia ; s'ensuit un affrontement qui renoue alors avec le style plus classique des combats épiques et fait intervenir un motif propre à l'épopée bambara et repris par les griots peuls uniquement lorsqu'il s'agit de personnages bambara : celui de la trahison féminine ; c'est en effet la perfidie de l'épouse de Tiâdia qui donne finalement la victoire à l'adversaire de celui-ci. Et le récit se clôt sur une cascade de trois morts, chaque vainqueur s'étant trouvé à son tour vaincu et tué.

Jantoowo e piyoowo hoddu : Yero Asikula, jeyaado Booyo (arandisman Saare-Faran, sarkli Nyafunke).
Mopti, 1970

Joodfiibe kori jam mon hiirii !
Mi Yero Asikula.
Midó haalana on dow seedakal haalaaji
bettinoodi e zamaani.

Joonin midó haala, haalana on no wolde filloraa

hakkunde Seeku Aamadu kanyum e Bammbaranke bi'eteedo Garan Maajaga ;
mo wi'ee duu Garan Kurubali.
Oo laaminooke¹ leydi Kaarta ;
omo joodfii Garna.
Kanko o laatike kaananke kaliido sanne sanne sanne.
Ko woni fuu arannde makko, kanko Garan Maajaga,
mo cukalel koddawel suudu maβbe, filliibe bee mbi'ii.
Omo jogii cappan tato mawniraado,
be fuu ebe keedii mo e dowrowaaku, dum woni be mawniraaβe makko,
haana e aadaaji yimbe hirbe ndeen,

mawniraado fuu, kanyum laamotoo nennoo laamu ana woddi mo,

so wanaa Alla bannii
– kaa ko Alla bannii woddataa !
Jaando² ana jeyaa e suudu laamu nduu ;

laamiido nyannde ndeen oo ana haarni Jaando oo sanne, Jaando oo ana wi'ee Nege Alawo.
Jaando oo yehi e makko, kanko cukalel bi'eteengel Garan ngel, neli mo.
No cukalel biingel laamu finirta, ana fiddi nii,
mo salii nelal ngal.

1. Le narrateur prononce *-ki* le *-ke* final de la voie moyenne, prononciation dialectale des régions du Guimbala et du Farimaké.

2. *Jaando* : forme contractée de *Jaawando*.

Narrateur et joueur de luth : Yéro Assikoula (connu aussi sous le nom d'Arsoukoula), de Bôyo (arrondissement de Sâré-Faran, cercle de Niafounké).
Mopti, mars 1970

Holà l'assistance, bonsoir à vous !
Je suis Yéro Assikoula.
Je vais raconter pour vous une petite partie des histoires
qui se sont passées dans les temps anciens.

Pour l'instant je vais narrer, raconter pour vous, comment a été
rapporté un conflit
entre Sêkou Âmadou et un Bambara du nom de Garane Mâdiaga ;

on l'appelle aussi Garane Kouroubali¹.
C'est lui qui avait eu le commandement de la région du Kârta ;
il résidait à Garna.
Il devint un roi extrêmement puissant.
Ce qui fut à l'origine de toute son affaire à lui, Garane Mâdiaga,
c'est qu'il était le dernier-né de sa famille, au dire des chroniqueurs.
Il avait trente frères aînés
qui, tous, se trouvaient avoir sur lui préséance : en un mot ils étaient
ses aînés,
et c'était dans les coutumes des gens de la haute société, en ce temps-
là, en cas de concurrence,
que ce soit à un aîné que revienne le commandement ; si bien que la
perspective de régner était pour lui bien lointaine,
à moins que Dieu ne l'en rapprochât,
– car, bien sûr, ce que Dieu rapproche n'est plus lointain !
Il y avait, par ailleurs, un Diâwando qui appartenait à la maison
royale ;
le roi du moment était très généreux pour ce Diâwando ; ce Diâwando
s'appelait Négué² Alawo.
Ce Diâwando s'en fut le trouver, lui, le petit enfant dénommé
Garane ; et il lui donna une commission à faire.
En enfant qui avait vu le jour dans la royauté, il était très indocile :
il refusa de faire la commission.

1. Ce nom de Garane évoque le terme désignant les artisans du cuir (*garanke*) ; il est glosé par les Peuls – témoignant en cela de l'emprunt de ce terme à la langue bambara – comme signifiant « entrave » ou « longe pour attacher un cheval » ; quant à Kouroubali, M. DELAFOSSE (1955) l'explique ainsi : « qui n'a pas été transporté en pirogue », nom d'un clan dont l'ancêtre aurait traversé un fleuve sur le dos d'un poisson et qui est à l'origine de la première dynastie bambara de Ségou et du Kârta (p. 427). Garane aurait régné de 1832 à 1843 (D. ROBINSON, p.168).

2. Négué, mot signifiant « fer », en bambara.

Illa ndee nee faa hannden, haalbe ka bee mbanndi, be mbi'i yimbe tato ana keewdi e pindudo e muudum'en jarwere fuu,

oon buri heewde laataade huunde,
Bammbaranke jaati jaati !
Burngel finde ana fiddi fuu, kanyum buri heewde laataade huunde ;
kanyum e Kuntanke – siin³ bi'eteedo noon, gondo leydi meeden enen Baleebe oo.
Findude⁴ hen e fiddere fuu, kanyum buri heewde laataade huunde, so mawnii, kanyum e fiibe Arbe be duu yirraaybe.

Kanko Garan oo, o fillaama o pindudo sanne sanne ; dum duu gam yettude mo filliibe be mbi'iri noon :

« mo salii nelal ngal ».
Nege Alawo Jaando jahii e makko.
Godfo jaaborii doon, e yimbe, do lobbo tawaa fuu bonfo tawetee ; oon gikki e yonki mum wiide nafikaaku, wii : « Nege Alawo, ada haani sawraade sanne !

Do njahoto-daa e makko doo subaka oo, warma no laamu warta e makko, njokkiraa mo wono no njokkir-daa mawniraado oo nii ! »

Nege wii : « Kanko o laamataako faa o maaya ; fay so o laamii,
hono torra ka o saawi kaa, o hewtinataa kam,

sabi laamu makko tawataa kam, so Alla muuyii ! Cappan tato mawniraado mo jogii be fuu,
kanko woni kodda maabe, miin, mi gikkaay sakkitaade be. »
Kanko sii-laamu oo, mo nani dum, dum metti mo sanne sanne.
O fami
illa oon sa'atu...
Kanko Garan Maajaga,
so mawniraado laamiido nyannden ndeen oo...
– oon ana wi'ee Beje –,
so mawniraado laamiido nyannden ndeen oo ana nyaama fuu, so noddii mo,
so tawaama Nege Alawo ana doon, o jabataa nyaamde.

3. *siin* : emprunt au bambara *síi*, « semence, lignée, espèce ».

4. *findude* : on attendrait *pindudo*.

En ce temps-là déjà – et encore de nos jours – ceux qui font ce récit disent sous forme de dicton que, le plus souvent, de trois hommes, celui des trois qui possède, inné, l'esprit d'indépendance, c'est celui-là qui, des trois, a le plus de chance de devenir quelqu'un, un Bambara authentique !

Le petit enfant qui est le plus éveillé est indocile et c'est lui qui a le plus de chance de devenir quelqu'un ;

il en est de même pour un Kounta – une ethnie que l'on nomme ainsi et qui se trouve dans notre pays à nous, les Noirs.

Celui qui, parmi eux, est de nature indocile, celui-là a le plus de chance de devenir quelqu'un et, une fois grand, lui et les fils de chefs seront des compagnons !

Lui, ce Garane, on raconte qu'il était excessivement indocile, c'est pourquoi, aussi, pour dire sa devise, les chroniqueurs s'expriment en ces termes :

« celui qui refusa de faire la commission ».

Négué Alawo, le Diâwando, s'emporta contre lui.

Quelqu'un répondit alors que, parmi les hommes, là où l'on en trouve un bon, on en trouvera aussi un mauvais ; celui-ci se doutait en son for intérieur qu'il avait des intentions surnoises et il dit : « Négué Alawo, tu devrais être très patient !

Tu t'empportes contre lui, ce matin, mais peut-être que le pouvoir lui reviendra et que tu seras son client tout comme tu es le client de son frère aîné ! »

Négué répliqua : « Celui-ci ne pourra, jusqu'à sa mort, avoir le pouvoir et, quand bien même l'aurait-il, une méchanceté telle que celle qu'il a au fond de lui ne m'atteindra pas,

car son règne ne me trouvera pas [encore de ce monde], si telle est la volonté de Dieu ! De tous les trente frères aînés qu'il a,

il est le dernier-né et moi, je n'imagine pas que je leur survivrai ! »

Lui, le prince, apprit cela et il en fut profondément ulcéré.

Alors il commença,

dès cet instant...

Lui, Garane Mâdiaga,

lorsque celui de ses aînés qui régnait à ce moment-là...

– il s'appelait Bengué —,

chaque fois donc que l'aîné qui régnait alors mangeait et qu'il le conviait,

si Négué Alawo se trouvait là, il refusait de manger.

Mo bernani Nege
faa o joodataako batu do joodii.
Faa o mawni, o yoni huunde, o hooyi malfa makko, o naati ladde
gam mette.
O laatii o pindo ladde tan ;
o labataako hoore makko ana wuyi faa sukundu makko yottii
keeci.

Omo laatii taakallemme⁵ kumordi sa'atu fuu ;
omo fella baroode,
omo wadi dum nguure makko ladde ;
o laatii nyiinaado pellugol sanne sanne : ko o yii fuu,
so o fellii, omo heewi hemde.
O moopta teewu oo, sooda kaforde,
faa o heewi conndi,
o heewi morre ;
o hodi to ladde too, laatii sa'atu fuu teewu ana nokku makko, o
tuddi ladde.
O hiinnii omo nyaamina duroobe teewuujii ;
o laatii nafaka makko ana buri torra makko heewde so wanaa ko o
torrata koo... ko o torrata koo, ko o yii fuu, ana tiidi hisa e torra
makko,
dum woni o nyiinaado fellugol, o kokkoowo heydube teewu.

O hodi to ladde to o worri noon ;
wadi koddoriyaaji⁶ Alla.

Konu faati ngeenndi ndii.
Bibbe laamu mbaddii njaabbii.
Be pemmbira faa be puudii yiyam.
Be kawi dee be libanaa sappo jeyaado e suudu laamu nduu,
kaananke oo ana heen.
Noogay be ngarti, mawnum'en oo laamii.

Ndeen doon hitaande timmaali faa be taanana pucci kasin ;

5. *taakallemme, taakanlemme, taakarammeejo*, « voisin » : emprunt au soninké.

6. *koddoriyaaji*, pour *koddirooje*.

Il en voulait tant à Négué
qu'il ne se serait pas assis dans une réunion où ce dernier se trouvait.
Une fois grand, devenu adulte³, il prit son fusil et s'engagea dans la
brousse à cause de sa fâcherie.
Il devint comme un broussard inné ;
il ne se rasait plus la tête et ses cheveux devinrent si longs qu'ils lui
descendaient jusqu'aux reins.

Il adopta l'équipement du chasseur⁴, en permanence ;
il tirait du gibier
dont il faisait sa subsistance sauvage ;
il devint un tireur doué d'une chance extraordinaire : quoi qu'il vît,
s'il le tirait, il avait toutes les chances de l'avoir.
Il amassait de la viande et il achetait des armes,
il finit par avoir beaucoup de poudre
et beaucoup de balles ;
il élut domicile dans la brousse, ayant ainsi tout le temps de la viande
à sa disposition, sur place ; il se retrancha dans la brousse.
Il s'occupait de fournir les bergers en viande
et finit par être bien plus utile que malfaisant : le seul mal qu'il fit...
le seul mal qu'il fit, c'était que tout ce qu'il voyait avait peu de
chance d'en réchapper,
c'est-à-dire qu'il était un tireur très chanceux, et un fournisseur de
viande pour ceux qui avaient faim.
Il s'installa donc dans la brousse, vivant de cette façon-là ;
et s'accomplirent les desseins de Dieu.

Une colonne armée marcha sur la ville.
Les princes enfourchèrent leurs montures, partirent à sa rencontre.
L'affrontement fut tel qu'ils étaient tout teints de sang.
Ils eurent la victoire, mais ils laissèrent sur le terrain dix membres de
la famille royale et le roi était parmi eux.
Les vingt autres s'en revinrent et l'aîné d'entre eux prit le com-
mandement.

Sur ce, l'année n'était pas encore achevée qu'ils recrutaient des
masses de nouveaux cavaliers ;

3. Textuellement « il devint enfin quelque chose ».

4. Textuellement « il devint un familier des ceintures ». Il s'agit de l'attirail du chas-
seur : baudriers tenant carquois et besaces, mais aussi ceintures talismaniques,
amulettes etc...

suudu laamu nduu laatii jogiindu darja
– darja yo torra,
keenyan e hannden fuu –
6e ke6i konne'en ha6otoo6e,
6e moomtanaa pucci faa poti e mooyi heewde.

Be njiidi caggal cuudi Garna 6e pemmbiraa

faa naawi sanne sanne.
Nyannde ndeen duu, kam6e kawi, kaa 6e libanaama sappo jeyaado
e suudu laamu wondude e yim6e wo66e tanaa6e suudu laamu
nduu.
Sappo 6e ngarti, mawnum'en laamii.
Timmoode hitaande ndee,
porri 6e ke6i konu mawdo kasin.
Be pemmbiraa faa naawi ;
6e kabaa faa kooli piyande kooti geende badiide wolde ndee nani ;

6e kabaa faa naawi faa ledde joorde badiide wolde koondi,

faa ledde kecce kolnyi.
Naawi wolde yawtataa doon.
Nyannde ndeen duu, kam6e kawi, kaa sappo suudu laamu 6ee fuu
libaama.

Suudu nduu foodondiri e laamu.
Jookkaa hantii6e – tawaado jawdi hoomtii dum, tawaado kantu
hoomtii dum fuu – ngikkani hoore muudum laamu.

Wor6e la6i ko'e muudum'en, tewti laamu.

Kanko Nege Alawo oo, o heedi e gorko ana wi'ee Ceekura :

6e da66i laamu,
Alla muuyi 6e kawaa,
6e kebaay.
O wii : « Ceekura ! » Ceekura wii mo : « Na'am. » O wii : « Maa
mi holle joonin ko Jaando nafata neddo

– o wii – sabi joonin mido wada huunde,

la maison royale s'acquit de la gloire
– la gloire est une gêne,
hier tout comme aujourd'hui –
ils y gagnèrent des ennemis prêts à guerroyer,
et, contre eux, furent rassemblés des cavaliers aussi nombreux que
termites.
Ils se rencontrèrent derrière les maisons de Garna et ils engagèrent le
combat :
la bataille fit rage.
Ce jour-là encore, ce furent eux qui l'emportèrent, mais ils laissèrent
gisants sur le terrain dix membres de la famille royale ainsi que
d'autres personnes qui n'en faisaient pas partie.
Des dix qui revinrent, l'aîné prit le commandement.
L'année s'achevait tout juste
qu'ils eurent à nouveau une grande armée [qui marcha sur eux].
Ils engagèrent le combat et le combat fut rude ;
la bataille fut telle que l'écho des coups gagna même les villages
voisins du champ de bataille, qui les entendirent ;
la bataille fit rage à tel point que les arbres secs proches du champ de
bataille furent calcinés
et que les arbres verts se recroquevillèrent.
En ravage, nul combat ne pouvait dépasser ce qui se fit là !
Ce jour-là encore, ce furent eux qui l'emportèrent, mais les dix qui
demeuraient encore de la maison royale restèrent tous, gisants sur le
terrain.

Dans la famille ce fut dès lors la lutte pour le pouvoir.
À ce moment-là, les notables – rendus présomptueux qui, par sa
fortune, qui, par son rang – s'imaginèrent chacun que le pouvoir était
pour lui.
Des hommes se rasèrent la tête et briguèrent le pouvoir.

Lui-même, Négué Alawo, se trouva dans cette campagne aux côtés
d'un homme du nom de Tiécoura :
ils cherchèrent à avoir le pouvoir,
Dieu voulut qu'ils fussent évincés,
ils ne l'eurent point.
Il dit : « Tiécoura ! » Tiécoura lui dit : « Oui ! » Il dit : « Pour sûr, à
présent je vais te montrer en quoi un Diâwando peut être utile à
quelqu'un !
Car – poursuivit-il – maintenant, je vais faire une chose...

mido miila ende torra kam, aan duu ende torre.

Biddo koddaajo gondo ladde bi'eteedo
Garan oo,
miin, mi yidaa mo o laamoo sabi mi tay'orii omo rikkanii kam.

Bii-laamu walaa jeggi ;
ana heewi mbonki sanne. Mi tay'orii, so o laamike, o bonnan e
am ; kaa no Jaando foti wayde⁷ bureede !

E maada keedu-mi, mi tay'orii, so en kebaay laamu fuu, laamu oo
hebataake e teftube joonin bee kaa fuu. »

Mo noddi batu,
mo wii : « Njaafo-don kam ! Miin, mi toonyiino, onon duu, on
toonyii joonin :
enen Kaarta fuu en toonyii ;
en bonnii aada.
Suudu meeden laamu nduu, gorko ana heddii e muudum, en mbii
faa laaminen na goddo !
Hati haba bii-suudu laamu faa ngikken nam o jogaaki hono ko
kaanankooɓe mawniraaɓe makko yaɓɓiibe njogii koo ; so goddo
laamike, en tawan enen keli ngeenndi men ndii. Ebe nyiina kaw, o
haban e meeden.

Woodii ! O gorworo duu, illa nde o yaltata ngeenndi ndeen, mo
bonnii oo to laamu duu wurjii. »

Worɓe bee mbii mo mo goongɗi.

Wi'aa dimaadi kumaa tewtoya⁸ oon.
Worɓe maɓɓe fuu taadi pucci dii teefeeji, coki nukureeji : dimaadi
codaa ko laatii codugol pucci.

Worɓe bee, homo fuu humi kumol faa nanngi boye muudum, wadi
gaa garnaaru conndi, wadi gaa garnaaru morre,
ɓe naati gaali.
Be ngoni worɓe seekooɓe ladde :
ɓe kiinnii ebe tewta mo.

7. wayde : wanyude.

8. tewtoya : teftoya.

Je pense qu'elle me causera des ennuis, et qu'à toi aussi, elle en causera :

ce prince dernier-né qui vit en brousse et qu'on appelle

Garane,

pour moi, je n'ai nulle envie qu'il soit au pouvoir, car je suis persuadé qu'il m'a gardé rancune.

Chez un prince, l'oubli n'existe pas ;

de plus, il est très méchant ! Je suis sûr que, s'il a le pouvoir, il me malmènera ; mais en bon Diâwando que je suis, je déteste avoir le dessous.

Je suis bien ton partisan, mais je suis convaincu que, si nous n'avons pas obtenu le pouvoir, le pouvoir ne sera pas davantage obtenu par ceux qui le briguent actuellement. »

Il convoqua une assemblée.

Il dit : « Pardonnez-moi ! Si moi, j'ai eu tort, vous aussi, à présent, vous avez tort :

nous tous, du Kârta, nous sommes fautifs ;

nous avons trahi la coutume.

De notre maison royale, il reste encore un homme et nous nous apprêtons à porter quelqu'un d'autre au pouvoir !

On ne doit pas combattre un prince en s'imaginant qu'il ne possède pas ce que les rois passés, ses aînés, possédaient ; et si c'est un autre qui prend le pouvoir, nous nous apercevrons que nous aurons, nous, causé la ruine de notre cité. Qu'ils aient la chance de l'emporter, et il entrera en lutte contre nous.

Bon ! De plus, c'est un brave ; dès l'instant qu'il a quitté la ville, il a porté malheur à l'autre qui régnait et ce fut la ruine de toute la maison royale. »

Les hommes lui dirent qu'il avait raison.

On dit de seller des destriers et de l'aller quérir.

Et tous leurs hommes d'équiper les chevaux de leurs tapis de selle et de fixer les sangles : les destriers furent parés de tout ce qui, pour les chevaux, sert de parure.

Quant aux hommes, chacun boucla son baudrier bien ajusté sur ses reins, mit ici une corne à poudre, là une corne à balles, et ils sautèrent en selle.

C'étaient des hommes accoutumés à parcourir la brousse : ils se mirent en devoir de le rechercher.

Filliibe bee mbi'ii no bii-laamu o foti mbonki, omo nana eewnaali di be eewnotoo mo dii, illa wakkati mo be naati ladde ndee arannde, omo murii be.

Kanko Garan omo hodi, omo tuli teewu,
o laatike duu o jabbotoodo hobbe to woni e ley ladde too. Omo fella o laatii nyiinaado fellugol. Faa be caami e dow daande makko, kaa tawi be tampii, naange oon sa'atu sanne.

Wono nde o yi'iino dii pucci, so annditi, o yii Nege ana ardii di,

o gikki

– doyyiti e yonki makko tan – mawniraafe bee mbii o naatinee ngeenndi.

O diftii didiwal,

o roowtii roowtaangol

nyanngiri toonyaandi.

O hofoyi toon, o fawi didiwal ngal e dow koyde makko alhaali makko wonyitii, o banni baasi.

Be mbii mo : « Rawaandu ladde jeyaandu e suudu dawaadi ladde nduu !

Minen, ko waddaali min toonya maada nde min yeptataa toonya suudu moodon, keenyen e hannde fuu ; baasi moodon duu yo huunde teddaande min sanne sanne.

Ko waddii min kaa, faa min kollite fii oo wartii do maada, min luundataako suudu moodon nee.

Laamu laamataake so won guurdo e suudu moodon, suudu laamu nduu ; aan, min ngari faa kootaa laamo-daa. »

O wii be jardi sanne sanne, o hocci be teewu ;

o holli be no o joodorii doon ;

o anndini be ko woni alhaali makko fuu, be anndini mo ko woni alhaali maabe fuu.

Be njammiri mo baddogal ; o wii be : « Yella batte hodum ? »

Be mbii mo be paranii mo caayü konngooru,

koyingu sanne sanne,

ko waaldataa hakkunde haram e haram,

Les chroniqueurs rapportent que ce prince était si mauvais que, entendant les appels qu'ils lui lançaient dès l'instant qu'ils s'engagèrent dans la brousse, il n'en garda pas moins le silence.

Lui, Garane, qui vivait là et qui accumulait de la viande, il avait aussi pris l'habitude d'accueillir des hôtes là où il se trouvait, en pleine brousse. À force de tirer, il était devenu un excellent tireur. Ils finirent par lui tomber sur le cou, mais ils s'étaient donné bien du mal et, à cette heure, le soleil était fort.

Dès qu'il avait aperçu les cavaliers, les reconnaissant et voyant que Négué était à leur tête,

il pensa

– et il en eut un grand choc en son âme – que ses aînés avaient donné l'ordre de le faire rentrer en ville.

Il se rua sur un fusil à double canon,

s'élança d'un bond,

comme un lion agressé.

Là, il mit genou en terre, posa le fusil sur ses jambes et s'apprêta, tout frémissant, à passer à l'attaque.

Ils lui dirent : « Lion appartenant à la lignée des lions !

Nous, ce n'est pas pour te faire du tort que nous sommes venus ! Nous ne supporterions pas que tort soit fait à votre maison, pas plus hier qu'aujourd'hui ; et d'ailleurs lutter contre vous nous serait chose bien lourde.

Nous ne sommes venus que pour t'annoncer que c'est maintenant ton tour de gouverner ; nous ne saurions contester les droits de votre famille.

Le pouvoir ne saurait être assumé par quelqu'un d'autre tant que, de votre famille – qui est la famille royale –, il en est un encore en vie ; nous sommes venus pour que tu rentres et que tu règues, toi. »

Il leur dit que c'était parfait et, en cadeau de bienvenue, il leur offrit de la viande ;

il leur montra comment il était installé là ;

il leur laissa voir quelle était sa manière d'être et ils lui laissèrent voir quelle était la leur.

Ils l'engagèrent à monter à cheval ; il dit : « Et pour quelle raison ? »

Ils lui dirent qu'ils avaient harnaché pour lui un cheval bai brun à liste blanche et balzanes,

nourri avec grand soin,

et qui jamais, du premier au dernier mois de l'année, ne passerait une journée sans picotin,

kawjoraagu haɓɓoode juunnde e juggal laamngal, e sa'atu fuu juungo ana e dow mum, dum woni mooyteede : nii foti ko neddo waawi wafande puccu.

O wii ɓe wanaa nii ɗardirata.
Be mbii mo o waddoo dee, o tewta ngeenndi
faa o laɓoo,
o lootoo,
o laamoo ;
o waddoo, ɓe koota gilla konne'en luttali ɓe ; konuuji ana keewi ndeen sanne sanne.

O wii ɓe nennoo mo laamaaki.

O holli ɓe o dukkinaado illa oon sa'atu.
O wii ɓe : « “Henya law faa ndaartoyen nam ndiyam,
laɓo-daa, lootoo-daa, laamo-daa, mbaddo-daa !”, wanaa sifa laamiido ! »
O wii so laamiido nii, doon ndiyam tawata mo.

Be mbii mo joonin geende dee fuu ana ngoddi doo do ɓe daɓɓata ndiyam so ɓe keɓa, ana tiidi sanne :
dum ɓe mbiiri o battoyoo toon, wanaa hoynude mo ! O wii ndiyam kaa ndaaroytaake ngeenndi ; no yella ɓe tayorii kaanankooɓe ɓee mawniraabe fay gooto heddaaki toon ?

Be mbii ɓe tayorii. O wii nde ɓe ngarata ndee, kamɓe ngari laaminde mo ; joonin so ɓe cikkitike yella omo jogii ko ɓii-suudu nduu fuu jogii koo, tan ɓe njaba ɓe pemmbira e makko.

Be mbii ɓe pemmbirtaa, o laamike.
O wii nennoo doo asee faa bunndu laatoo, ndiyam wara.

Be tayorii torra fuddii !

Asaa ;
ɓe mbaali doon nyalaade kuurɗe
faa ɓe keɓi e bunndu nduu ndiyam.

un cheval bien entretenu, avec une longue longe et un piquet propre et qui toujours a sur lui une main, c'est-à-dire un cheval couvert de caresses : c'est là le maximum de ce qu'un homme puisse faire pour un cheval.

Il leur dit que ce n'était pas ainsi qu'une affaire pouvait s'arranger. Ils lui dirent de monter sur le cheval et de chercher à gagner un village afin qu'il se rase,

se lave,

et qu'il prenne le commandement ;

qu'il enfourche sa monture et qu'ils rentrent avant que des ennemis n'arrivent en leur absence – les expéditions guerrières étaient en ce temps-là extrêmement fréquentes.

Il leur dit que, dans ces conditions, il ne prendrait pas le commandement.

Il leur montra – dès cet instant – qu'il avait de la rancœur.

Il leur dit : « “Fais vite, allons chercher de l'eau, rase-toi, lave-toi, règne, monte à cheval !”, ce n'est pas là un portrait de roi ! »

Il dit que s'il était vraiment un roi, c'était là même que l'eau devait venir le trouver.

Ils lui dirent que, à cette heure, tous les villages étaient loin, et que, pour chercher un endroit où avoir de l'eau, ce serait bien difficile :

voilà pourquoi ils lui suggéraient de s'en rapprocher ; ce n'était point par irrespect ! Il dit que, pour ce qui en était de l'eau, on n'irait point en chercher dans un village. Étaient-ils bien certains que des rois, ses aînés, il n'en restait plus un seul là-bas ?

Ils dirent qu'ils en étaient sûrs. Il dit que, au moment où ils venaient, eux, c'était bien pour lui remettre le commandement qu'ils étaient venus ; mais que, si, à présent ils doutaient qu'il eût toutes les qualités que possède⁵ un prince⁶, alors ils n'avaient qu'à accepter d'engager le combat avec lui.

Ils dirent qu'ils ne l'engageraient point, qu'il était le roi.

Il dit que, s'il en était ainsi, on creusât sur place même, pour faire un puits, et que l'eau vienne.

Ils acquirent dès lors la certitude que les tourments ne faisaient que commencer !

On creusa ;

ils y passèrent des journées entières

et ils eurent enfin de l'eau dans le puits.

5. C'est-à-dire : le courage et toutes les vertus requises.

6. Textuellement « un fils de la maison » (royale, sous-entendu).

Mo lootii,
mo laḅii.
Homo fuu inndi :

tawoowo inndiri mbelam yonki muudum, e tawoowo inndiri faa
heba luunde dō kaananke oo, e tawoowo inndiri hulii, yimbe fuu
inndi, be kokki mo kaake de laamu hokketee, faa heewi.

O naati ginneeji caayū konngooru oo.

Oon sa'atu wi'aama omo wondi e ujunaaji jeegom
joom-didiwal liiwal haasadeewal,
gandō gaa garnaaru conndi gaa garnaaru morre,
kabeteedo faa kuse kese e kedde kecce keewa so tontoo,

bodeejo-gite, coomdo ngorgu e yonki muudum,
mo, so wolde naawi, wanaa batte ardiido konu oo habortoo
jookkaa fey darja tan tewtata ; mo haboraaki batte darja fuu, so
yinde kaananke tan habori, nyannde o metti dum, dogga, tawee
hoore mum doggani, wanaa kaananke oon doggani.

Be naati ngeenndi, be njoodii ;
be ngartidi e makko, yo oo laamiido.

Dum forri e nyalaade de Layya woddaa :
laatii dorooji ana ngaddee !
Mo moyyintini tooruuji di o tawi suudu baaba nduu ana tinnii.

Tooruuji dii njabi mo duu :
omo laamii laamu luuttal
Alla, laamu jaajudo.
Alla ana hokka luuttudo dum semmbe,
ana hokka dewdo dum semmbe.
O laatii o dokkaado semmbe faa mawni sanne sanne.
O noddan ledde, o haaldan e muudum'en, filliibe be mbi'ii.

O noddiran tooruuji makko dii, yo joomiiko, dii nootoo.

Il se lava,
il se rasa.

Chacun annonça [ses souhaits et les cadeaux qu'il s'engageait à lui faire] :

il y en avait qui les annonçaient sincèrement et de bon cœur, il y en avait aussi qui les annonçaient pour obtenir une place auprès du roi, et il y en avait qui les annonçaient par crainte ; mais tous en annoncèrent ; ils lui offrirent les objets qui s'offrent habituellement aux rois, en grande quantité.

Il s'installa sur le harnachement du cheval bai brun à liste blanche et balzanes.

On dit que, à ce moment-là, il était accompagné de six mille hommes armés de fusils à double coup, aux canons effilés, en acier trempé, et portant ici une corne à poudre, là une corne à balles, de ces lutteurs invétérés auxquels il fallait, pour s'arrêter, moult lambeaux de chair fraîche et caillots de sang frais, des hommes aux yeux ardents, recelant la bravoure en leur âme et qui, lorsque la bataille fait rage, ne se battent pas pour celui qui conduit l'armée, mais seulement pour la gloire qu'ils briguent ; car celui qui ne se bat pas pour la gloire, mais seulement pour l'amour d'un roi, le jour où, n'estimant plus celui-ci, il fuira, alors on jugera que c'est pour sauver sa tête qu'il aura fui, et non pas à cause du roi ! Ils pénétrèrent dans la ville, ils s'installèrent ; ils revinrent avec lui ; c'était donc lui le roi.

Cela coïncida avec l'époque où la fête du Sacrifice⁷ n'était plus loin : et alors, voilà qu'on apportait de la bière !

Il fit restaurer les idoles dont il trouva que sa lignée paternelle était encore adepte.

Les idoles, d'ailleurs, lui furent favorables : bien que son règne fut un règne d'opposition à Dieu, il fut un règne prospère.

Dieu accorde la puissance à celui qui s'oppose à lui comme il donne la puissance à celui qui lui est fidèle.

Il fut donc un homme doté d'un pouvoir extrêmement important.

Il invoquait des bouts de bois et s'entretenait avec eux, au dire des chroniqueurs.

Il s'adressait à ses idoles qui lui tenaient lieu de Dieu, et elles répondaient.

7. Il s'agit de l'Aïd al-Kabîr, ce que l'on appelle aussi, au Mali, Tabaski ou, d'une manière plus générale, « fête du mouton », car l'acte principal en est le sacrifice d'un bélier.

Hakkille makko ana rewi ndeen doon majjere, Alla waddani mo hen kalu faa ana mawni.

Nde o worrunoo noon e fii oo ndee faa Layya ɓadii.

Jemma gooto jeyaado e jemmaaji,

jamaa makko oo fuu witti,

Jaando oo nde wii wittan fuu, o wi'a dum dooma mo ;

illa o laamii,

no mawniraabe ɓe ngadani Jaando bi'eteedo Nege Alawo biinoodo mo o laamataako oo nii fuu, fuu nii o wadani dum :

o nyaamataa waraay.

Faa jemma gooto mo noddi dum, o wii dum : « Joonin, Layya wodaɗaa ;

– o wii – mido yidi lahaade joom-suudu am oo, ko Bammaranke debbo fuu lahaaka. »

Oon wii mo : « Yella hoto teftoyen ndi layyaari nee ? » O

wii dum : « Yella a miccitike wakkati maaniijo,

mawnam bi'eteedo Beɓe oo ? E ley laamu muudum,

eden njoodii joonde maaniire, a nelii kam mi wadane huunde maani.

Yo mi cukalel noon, hakkille am heftaaki⁹ senndude yidiraabe suudu laamu, suudu amin nduu, e wanyiraabe muudum ; calii-mi – noon Alla hoddori ! –

dum mawni mettude e yonki maa, aan duu, nyannde ndeen haarannde ana hoomti ma ;

njahi-daa e am, maani njaabii mbii no njokkir-daa mawnam oo, nii warma no njokkiraa kam noon, cawru-daa (e am) mi ɓii-suudu laamu..., mbii-daa mbonki coomu-mi kii, warma yanta e am tawee yantaali e maadaa aan kaa ;

mbii-daa sabi ana miilee

nyalaade maada njuutataa faa miin, koddaajo suudu nduu fuu, faa cakkito-daa ɓe fuu, nji'aa tiinde maa faa cakkito-daa ɓe fuu, faa mi laamoo, mi holle ko boni ;

9. *heftaaki* : *hewtaaki*.

Son esprit était alors encore voué à l'erreur et Dieu lui apporta, malgré cela, une très grande puissance.

Il se trouvait donc dans ces dispositions d'esprit lorsque la fête du Sacrifice approcha.

Une nuit parmi les nuits,
toute la foule de ses gens s'en alla,
mais, au Diâwando, lorsqu'il fit mine de partir, il ordonna de l'attendre ;

[il faut dire que] dès qu'il fut au pouvoir,
il se comporta exactement de la même manière que ses aînés à l'égard du Diâwando nommé Négué Alawo, celui qui avait prétendu qu'il ne règnerait pas :
il ne mangeait pas tant qu'il n'était pas là.

Cette nuit-là, donc, il l'appela et lui dit : « À présent, la fête du Sacrifice n'est plus loin ;

je veux, dit-il, faire un sacrifice pour ma femme
comme pour aucune autre femme bambara il ne s'en soit [jamais encore] fait. »

L'autre lui dit : « Où irons-nous donc chercher ce mouton sacrificiel ? » Il lui dit : « Te souviens-tu encore du temps d'Un tel, mon frère aîné, le dénommé Bengué ? Sous son règne, nous nous trouvions à telle place et tu m'envoyas faire, pour toi, une commission à Un tel.

J'étais alors un gamin et mon intelligence n'était pas capable de distinguer ceux qui étaient les amis de la maison royale – notre maison – de ceux qui en étaient les ennemis ; je refusai – ainsi en avait décidé Dieu ! –

et cela t'irrita profondément ; [il faut dire que] toi aussi, à cette époque, comblé de tout, tu en étais devenu quelque peu présomptueux ;

tu t'emportas contre moi et, certains t'ayant remontré que, tout comme tu étais un client de mon aîné, peut-être t'advierait-il aussi d'être un jour le mien et que tu devrais donc être patient envers moi, qui étais un prince..., tu rétorquas que la méchanceté qu'au fond de moi je celais retomberait peut-être un jour sur moi, mais que, en tout cas, elle ne retomberait pas sur toi ;

tu dis que, en effet, on pouvait bien présumer

que tes jours ne seraient pas assez longs pour que tu leur survives à tous, jusqu'à moi, le dernier-né de la famille, et que tu voies les temps à venir jusqu'à ce que, ayant survécu à tous mes frères, tu me trouves sur le trône et que je te fasse connaître le malheur ;

yaama mbonki am yanta e am :
mbii-daa nii.

– O wii – yella a miccitike naa ? »

Jaando oo wii mo : « Mi miccitaaki. » O wii : « Woodii ! Miin kaa, mi yeggitaay.

Aan ngadan-mi layyaari joom-suudu am oo ; ko tinnorinoo-mi e maada, mi ittataa tawaangal ngal, kaa hatta kam yottinde fodoore nde poduno-daa ; aan wii kam mi wada dum, no nyannde laamii-mi fuu, aan wii mi bonna e maa. »

Jaando oo juurninii faa juuti.

Be njoodii doon faa jemma oo dunyitii.

Jaando oo wii mo yahan suudu muudum.

O wii mo : « Bismillaa ! »

Haɓɓaali e yonki makko no masinbinde Jaando oo ;

omo anndi kulɓiniraado « mi warete » fuu, hulan sanne sanne ;

o anniyii hitaande fuu o sonyiran dum dum

faa hono kulle de wiinoo mo dee... faa hitaande, dukkuru makko iwi e muudum.

Jaando oo joodii suudu muudum faa jemma goddo ana awa e hakkille muudum hono haani wadude. O tawi donndu¹⁰ kaa ana faadani mo kaananke haɓi.

Jaando oo ɓami jawdi faa yoni, ana anndi jawdi e yonki yo safaare,

ana anndi duu ana nafa mo ko yoni, kaananke ana yidi neddo geeto sanne.

Oon ana tayori yo o geeto, ko o nafata koo, baawdo loomtaade dum yaafaa e ley yimɓe jokkuɓe ɓe ɓee.

Jaando oo awi e hakkille muudum yeryoyan mo jawdi, wi'a mo acca dum nde doo hitaande ; so o jabii dum fuu, jookkaa anndi omo jaba hokkeede jawdi,

hitaande fuu e ley ko ɓe liggodotoo koo,
hiinnoo ana moomta jawdi ;

10. *donndu* : *doggudu*, *dogdu*.

aussi était-il probable que ma méchanceté ne retomberait que sur
voilà ce que tu dis. » [moi :

Il ajouta : « Est-ce que tu t'en souviens ? »

Le Diâwando lui dit : « Je ne m'en souviens pas. » Il dit : « C'est bon ! Mais moi, je n'ai pas oublié.

Et c'est de toi que je ferai le mouton de sacrifice pour ma femme ;
puisque c'est toi qui m'as permis d'y rester vigilant, je ne trahirai pas
la tradition ; et ça ne me retiendra pas de réaliser ce que tu avais
prédit ; c'est toi qui m'as dit de faire cela en prétendant que si, un
jour, j'avais le pouvoir, je te malmènerais. »

Le Diâwando resta soucieux, tête baissée, longuement.

Ils restèrent là jusqu'à ce que la nuit fût bien avancée.

Le Diâwando déclara qu'il devait partir chez lui.

L'autre dit : « D'accord⁸ ! »

En réalité, en son for intérieur, il n'était point du tout résolu à mettre à
mort le Diâwando ;

il savait que tout homme que l'on a effrayé par un "je te tuerai", en
concevrait une très grande peur

et il avait seulement l'intention de le tourmenter, d'année en année,
par l'obsession de cette menace

jusqu'à ce que – pour les choses qu'il lui avait dites – une année
viennne où sa rancune l'abandonnerait.

Le Diâwando demeura chez lui jusqu'à ce qu'enfin une certaine nuit,
il pêchât dans son esprit l'idée de ce qu'il devait faire. Il estima que la
fuite était chose trop malaisée pour qui avait un roi comme adversaire.

Le Diâwando prit des biens en quantité suffisante, sachant bien que la
richesse, pour l'âme, est un remède,

sachant aussi qu'elle pouvait lui être passablement utile et qu'un roi
appréciait toujours un homme plein de ressources.

Or, il était convaincu d'en être un et, pour ce qui était d'être utile, ce
ne serait pas chose aisée que de trouver, parmi les gens de la suite du
roi, quelqu'un capable de le remplacer.

Le Diâwando pêcha dans son esprit l'idée d'aller lui apporter un riche
présent, et de lui dire de l'épargner pour cette année ; s'il acceptait
cela, alors il saurait que, désormais, il accepterait de recevoir un
présent

et, chaque année, conformément au pacte tacite qui les liait,
il s'efforcerait d'amasser des biens ;

8. Textuellement « au nom de Dieu ! ».

so hitaande ganndike, hokkoyaama, wi'a o ndaarda layyaari, o acca dum hikka kaa...

faa nde hawri e koddorooje Alla. Alla anndii yella kanko maayata naa kanyum maayata ?

Jaando oo d'ali faa hejjere,
faati damal makko too.

Teemedere boofiido dow didiwal liiwal haasadeewal, dokketeedo njoobaari conndi e morre, ana hofii do ley bolongal ngal doo, ana dooma.

Fitilaaji ana kuḅḅa e ley galle oo, faa Jaando oo meemi dammbugal bolongal ngal.

Been fuu nduggitii toon lanndinanii baasi.

O martini dum'en kumpa yo kanko noon ;
ana anndi yo o gido kaananke oo faa sanne sanne, d'ali mo o yaḅḅoo.

O yaḅḅii.

O tawi toon kaananke oo, o wii dum : « Do maada ngar-mi. », silmini mo cilmogal jottagal,
mo yottii, mo joodii tiinde muudum.

O wii dum : « Ko kaalno-daa koo nde mbii-maa-mi yeggitee ndee, mi yeggitaay, mi badaaki !

– O wii – ah ! wanaa kulol noon duu !

Muuyde Alla nii, e ne'aade e kaananke ana ḡardi, mi walaa kulol. Ko kaalnoo-mi koo dum, a ngoongotoo¹¹, mi haalii, mi yeggitaay fey !

Hono jooni kaal-mi.

Mi wi'aay ma pabbitaay hen duu !

Sabi kaananke penoowo welaa.

Kaa mido yidi neebanaa kam, wati penaa ko mbii-daa a masinbina kam koo dee hikka.

Mido yidi sanne sanne muncano-daa kam ; yonki ana weli, woodii ! Haajuuji aduna d'ii duu timmataa ; fay so a waawaa accande kam no mawuuri – Alla anndii ko mawuuri wardata ! – hikka mido yidi accanaa kam, nanngaa hinne maani kanje annii,

moomtaa,

ndaardaa layyaari ; miin noon mi doggataa. Ada anndi duu donndu kaa, leydi ndii, ana faadani mo kaananke riiwi :

11. *ngoongotoo* : forme totalement inattendue du verbe qui est ici formé directement sur le nominal *ngoonga*.

et, lorsque, à l'approche de la nouvelle année, les biens lui auraient été remis, il lui dirait de chercher un mouton de sacrifice et de l'épargner pour cette année encore...

jusqu'au moment où adviendrait le terme fixé par Dieu. Dieu sait lequel des deux mourrait le premier, si ce serait l'autre ou lui ?

Le Diâwando ne fit rien jusqu'à minuit

puis il se dirigea vers la porte [du palais].

Cent hommes – couvant des fusils à deux coups, aux canons effilés, en acier trempé, et dotés d'une provision de poudre et de balles – se tenaient là, genou en terre, dans le vestibule même, montant le guet.

Des lampes étaient allumées dans l'habitation. Le Diâwando toucha enfin la porte du vestibule.

Tous, d'un bond, s'y précipitèrent, prêts à l'attaque.

Il leur fit savoir que c'était lui ;

ils savaient qu'il était très... très ami avec le roi ; ils le laissèrent passer.

Il passa.

Il trouva là-bas le roi ; il lui dit : « C'est chez toi que je suis venu ! »

lui adressa les salutations d'arrivée

et, parvenu près de lui, il s'assit en face de lui.

Il lui dit : « Ce dont tu m'as parlé, lorsque je t'ai dit que je l'avais oublié, en fait, je ne l'ai pas oublié et ne suis pas près de l'oublier ! »

Il ajouta : « Mais attention ! Ce n'est pas non plus de la peur !

C'est que telle était la volonté de Dieu, et puis que la courtoisie à l'égard d'un roi est une belle chose ; mais je n'ai pas peur. Ce que j'avais dit, tu as raison, je l'ai dit ; je ne l'ai pas du tout oublié !

Et maintenant encore, je dis de même.

Je ne t'ai pas dit, non plus, d'ajourner tes projets !

Car un roi qui se dédit ne plaît pas.

Cependant, je voudrais que tu ne te presses pas pour moi, sans toutefois te dédire de ce que tu as dit, à savoir que tu me mettrais à mort cette année même.

Je souhaite seulement très vivement que tu sois patient envers moi ; la vie est douce, bon ! Et les affaires de ce monde n'ont pas de fin ; même si tu ne peux me laisser jusqu'à l'année prochaine – Dieu sait ce que l'année prochaine apportera ! –, pour cette année, je souhaiterais que tu m'épargnes et que tu prennes telle quantité d'or que voici,

que tu le gardes,

et que tu cherches un mouton de sacrifice ; moi, de mon côté, je ne m'enfuirai pas. Tu sais d'ailleurs que la fuite, dans ce pays, est chose malaisée pour celui que poursuit un roi :